

Une actrice, une amie...

Paule Baillargeon

Jacques Leduc

Number 141, March–April 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25202ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baillargeon, P. (2009). Une actrice, une amie.... *24 images*, (141), 16–16.

Une actrice, une amie...

par Paule Baillargeon, comédienne et cinéaste



Source : Office national du film du Canada

Normand Chouinard et Paule Baillargeon dans *Trois pommes à côté du sommeil* (1988)

À l'époque où le très jeune Jacques Leduc a commencé à faire du cinéma, le cinéma québécois était onéfien et à peu près exclusivement documentaire. Mais comme le dit Denys Arcand, il a bien fallu faire de la fiction un jour si on voulait voir des filles « tout nues », ce qu'on ne pouvait jamais filmer en documentaire. Pour mieux faire le grand saut dans la fiction, les premiers cinéastes préférèrent parfois aller chercher des gens qui n'avaient jamais pensé se trouver devant la caméra, un ou une ami(e), un voisin, entretenant ainsi le désir du documentariste : être avec le « vrai monde ». Ainsi, j'étais actrice, mais je crois que c'est plutôt à l'amie que Jacques a demandé un jour de jouer le rôle de Madeleine dans *Trois pommes à côté du sommeil*.

Dans *Trois pommes...*, Madeleine est un personnage inspiré d'une femme que je connaissais bien et qui était proche de Jacques. Il y avait là un travail d'affection, peu de mots là où il en fallait peu. Mais parfois, Jacques n'obtenait pas ce qu'il voulait de moi, et alors il sortait de sa réserve courtoise et s'énervait un tantinet. Ainsi je me souviendrai toujours du tournage de la scène dans laquelle Madeleine marche de long en large dans le parc La Fontaine. Madeleine est en colère, elle se sent trahie, elle envisage un avortement, elle doute. Nous faisons des tas de prises, et Jacques était insatisfait de mon travail. Alors que je marchais toujours de long en large en espérant je ne sais quel miracle, Jacques se mit à dire à très haute voix : Anna Magnani, Paule, Anna Magnani, Anna Magnani ! Cette injonction pour le moins étonnante me prit par surprise, en un instant l'image de la grande actrice italienne m'embrasa, et je tentai dans un effort ultime de me hisser vers elle en devenant plus grande que moi-même. La prise suivante fut la bonne. Jacques avait réussi à susciter une image dont je m'étais emparée de manière instinctive

et irréfléchie. Inutile de dire que lorsque j'ai visionné cette scène récemment, je n'ai absolument pas remarqué cette inspiration venue d'Italie, beaucoup s'en faut. N'empêche.

René Lévesque venait de mourir subitement, tout le monde était sous le choc, et nous étions en plein tournage le jour de ses funérailles. Comment continuer le travail alors que René, comme l'avait appelé le chauffeur de taxi m'annonçant la triste nouvelle, était mort.

Trois pommes... racontait l'histoire de Lui (personnage sans nom incarné par Normand Chouinard), l'année fatidique de ses quarante ans. Et voilà que l'Histoire avec un grand H s'invitait dans notre film (je dis notre film car c'est ce que Jacques provoquait, il nous faisait sentir que tout ça, ce n'était pas son film, mais le nôtre aussi, à tous les artisans). Jacques décida d'oublier le plan de la journée et notre petite équipe partit pour la rue Notre-Dame, où René Lévesque était exposé en cha-

pelle ardente. Comme en situation documentaire, Madeleine et Lui se plantèrent quelque part dans la foule compacte qui s'entassait partout dans la rue et sur les trottoirs, alors que le cerceuil sortait sous les applaudissements surprénants de tous ces Québécois qui ne savaient pas comment manifester autrement leur peine et leur immense affection pour le grand petit homme qui partait avec leur rêve.

Quel merveilleux souvenir ! Quelle émotion. Et aussi quel sentiment étrange. Car qui étais-je donc à ce moment, sinon moi, Paule, venue là pleurer avec tout le monde, Madeleine rétrécissant comme peau de chagrin, personnage de fiction englouti par le réel pendant cette brève matinée.

*

Encore ceci : emporté par la vie même du film, Jacques décida qu'il fallait témoigner aussi des événements d'Octobre, qui avaient marqué la jeunesse de Madeleine et de Lui. C'était proprement exaltant de sentir qu'on pouvait bouger ainsi, tourner des choses non prévues, s'adapter, inventer au fur et à mesure. Une jeune Madeleine hors d'elle venait donc en courant annoncer que l'armée occupait les rues de Montréal, où désormais être trois ensemble sur un trottoir était passible d'arrestation. Jacques, à travers une histoire personnelle, racontait un pan de l'histoire du Québec, et ça nous donnait à nous, artisans du film, le sentiment d'être partie prenante de quelque chose d'important.

Comme j'ai entendu Jacques le dire, un peuple qui a une cinématographie est un peuple qui existe. Qu'en pense-t-il aujourd'hui ? Tous les deux, nous aimons souvent terminer nos conversations de fin du monde par un *running gag* que nous pratiquons depuis de nombreuses années. « Où suis-je, où vais-je ? dis-je. — *Who cares* », conclut-il. La colère (ou la peine) n'est jamais loin. ☞